L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 2 SEPTEMBRE 1894.

LE NID.

I

Le jeune bûcheron s'arrêta et mesura du regard la hauteur de l'arbre.

C'était un chêne magnifique, dont il pouvait, en étendant les bras, toucher les premières branches, et dont la cime blonde, illuminée de soleil, dépassait de beaucoup celle des autres chênes.

De ci, de là, des fourrés, des taillis, des sentiers herbus, il s'envolait mille bruits encore confus, des bruissements d'insectes, des froufrous légers d'ailes et de feuilles, des gazouillis naissants qui, tout à l'heure, quand le soleil inonderait le dôme de verdure, grandiraient et envahiraient les bois tout entiers.

Pour le moment, une seule chanson jaillit à l'air sa note cristalline et joyeuse.

Elle s'échappait d'un nid de fauvettes, là-haut dans les branches touffues du chêne que cette aube de renouveau teintait d'opale.

Le jeune bûcheron pensait au fond du cœur que Francine, la petite chevrière brune dont les yeux clairs pleins de rayons faisaient, en le regardant, courir si fort le sang dans ses veines, serait bien heureuse de tenir un instant dans ses mains le nid jaseur et de baiser la tête duvetée des petits.

Or, que n'aurait-il point fait pour que Francine fût heureuse!

De quoi n'était-il pas capable, pour qu'elle le remerciât d'un joli sourire ouvert sur ses dents blanches!

Il quitta ses sabots, se débarrassa de sa veste, jeta à terre son grossier chapeau de paille et, prenant son élan, attrapa avec une dextérité remarquable les branches les plus basses de l'arbre, auxquelles il s'accrocha des pieds et des mains, et parvint enfin à se tenir debout sur l'une d'elles.

Le plus difficile était passé.

II

—Hé! cria tout tout à coup une voix qui monta jusqu'à lui. Que fais-tu donc là-haut!

Il se pencha un peu, écarta les feuilles et, ayant reconnu Michel Leroux, le cantonnier du village, il répondit naïvement:

—Je vais quérir un nid que j'ai aperçu.

—Alors tu fais comme les gamins, maintenant! A quoi que ça te servira, ce nid, je te demande un peu!

—Il n'est point pour moi, certainement.

—Ah! tu veux le donner?

—Oui.

—A qui?

—T'es bien curieux... c'est mon affaire.

—Si par hasard c'était... c'était pour Francine de chez les Gaudelin, que tu risques comme ça de te casser le cou... eh bien...

—Eh bien? répéta le bûcheron en se penchant davantage et en le regardant d'un air naïf.

—Je saurais t'empêcher moi de grimper jusqu'à ce nid.

—Par exemple!

—Je ne veux pas que tu fasses de cadeau à Francine.

—Oh! un cadeau comme celui-ci! S. j'étais assez comme bien d'autres du village je lui ferais plaisir d'un fichu à franges ou d'un tablier de soie pour le dimanche, malheureusement... ce n'est pas... et alors tu viens de le dire, je risque de me casser le cou pour elle.

—Tais-toi, Jacques! tais-toi!

—Et pourquoi donc que je me le tairais, si ça me plaît!

—Parce que... j'aime Francine, tu ne l'ignores point, je l'aime à en devenir fou! Ne fais donc pas celui qui ne comprend pas.

Le bûcheron s'approcha de nouveau à la branche, prit comme son élan et envoya le reste du cantonnier.

—Ecoute, lui dit-il gravement en appuyant sa main sur l'épaule de son camarade, voici assez longtemps qu'elle dure cette guerre entre nous. Nous aimons tous deux Francine, mais tu le sais bien aussi, c'est moi seule qu'elle aime. Tu n'en veux et tu as tort, car l'amour, aussi bien que l'amitié, ne se commande point, et l'on ne peut à son gré être maître de ses sentiments. Je veux bien de la peine et nous allons nous épouser. Que cela te peine, je le comprends, cependant, il faut en prendre ton parti et si tu m'en crois, tu ne m'en garderas point rancune. Nous nous connaissons depuis l'enfance, de vrai, ce serait trop malheureux si nous arrivions à nous haïr l'un l'autre. Fais-moi la paix, François.

Le cantonnier haussa les épaules et répondit d'une voix rauque, que la colère faisait trembler:

—Tu ne donneras pas ce nid à Francine, je ne veux pas.

Jacques sourit.

—Voyons, dit-il avec beaucoup de calme, ce n'est pas... Tu ne peux empêcher ce qui est... Quand même je ne lui donnerais rien, ça ne changerait pas nos sentiments. Tu ne veux point céder! Soit! Pourquoi donc que je te céderais moi?

—Parce que je t'y forcerai!

Le bûcheron éclata de rire à son tour.

—Tant pis que tu le prennes sur ce ton! s'écria-t-il; je me moque joliment de tes ordres et, tiens, en voilà la preuve.

Avec l'agilité et la souplesse de ses vingt ans, il grimpa de nouveau à l'arbre, mais cette fois ne s'arrêtait plus aux premières branches, il atteignit promptement devant son rival celle où le nid balançait.

—Si je suis l'an dit lui cria-t-il en riant encore, viens donc me chercher ce que je disais. D'ailleurs, je veux bien te rassurer, je ne donnerai point ce nid à Francine, je le lui prêterai seulement, car je tiens à le rapporter ce soir, quand elle aura bien embrassé les oisillons.

La fauvette effrayée allait, venait, voletait autour de l'arbre avec de petits cris plaintifs et des appels réitérés.

—Va, ma mie, continua le bûcheron, je te les rendrai ce soir.

Soudain il s'arrêta, épouvanté lui aussi.

Entre les feuilles mouvantes que le vent matinal soulevait légèrement, il apercevait en bas le cantonnier qui le guettait, prêt à lui lancer une grosse pierre qu'il tenait à la main.

Comme il prenait mille précautions pour descendre, l'autre lui enjoignit encore de laisser le nid.

—Je le tiens dans la main, si tu ne m'écoutes pas, dit-il.

—Tu n'oserais, répondit Jacques, car ça te porterait malheur.

—Porter malheur? allons donc! il n'en manquait bien, le cantonnier, de ces superstitions.

Il ne voulait pas que Francine pût remercier Jacques et, à cette seule idée qu'il pourrait prendre tout à l'heure, sur la tête des oisillons, le baiser que la jeune fille y déposerait, son sang affluait au cerveau et il voyait rouge.

Avec sa nature emportée, violente, prompte aux fureurs, Michel était, certes, un adversaire redouté, un rival qu'il eût mieux valu ne point aborder; mais le bûcheron ne manquait pas de courage, et il continua sa descente périlleuse, cherchant seulement à garantir le plus possible le fragile nid.

Tout à coup, il poussa un cri, lâcha la branche à laquelle il se retenait et retomba lourdement.

Etaient-ce le bûcheron, étaient-ce les oiselets que Michel avait visés? Qu'en sait-on? Mais devant le nid brisé, devant le corps inerte et ensanglanté de Jacques, le cantonnier, qui venait de lancer la pierre avec toute la force de son bras vigoureux, se recula épouvanté, affolé, les prunelles remplies d'horreur.

Il essaya cependant de ranimer sa victime; mais il comprit vite que tout secours serait inutile et il s'enfuit, éperdu, jusqu'au village, raconter à qui voulait l'entendre que le malheureux bûcheron s'était tué en tombant d'un chêne, la tête ayant porté sur une pierre qui la lui avait fendue.

Moins d'une demi-heure après, le corps du pauvre garçon fut rapporté chez lui, et le bois un instant troublé par les allées et venues des curieux, par les clameurs des commères et des gamins, reprit son aspect accoutumé. Mais, si le soleil égrenait ses paillettes d'or jusque sur les pétales des plus mignonnes fleurs enfouies dans la mousse, si les libellules vertes et les papillons de pourpre, ivres de rosée, dansaient leur farandole habituelle dans l'air léger, si le bois enfin semblait ne plus se souvenir du drame poignant qui venait de se passer à l'ombre d'un de ses arbres, il n'en restait pas moins, sous le grand chêne, une large tache de sang, du sang jeune et vermeil qui s'infiltrait dans la terre, goutte à goutte, jusqu'à ses racines mêmes.

III

Personne ne soupçonna Michel et, quelques mois plus tard, lorsque l'émoi causé par ce tragique événement fut bien apaisé, personne encore ne trouva extraordinaire de voir le cantonnier épouser Francine.

Il avait vingt-trois ans, elle en avait dix-huit, et la jeunesse, la santé, les illusions, constituaient leur seule fortune; ils se trouvaient riches cependant, puisqu'ils pouvaient travailler et qu'ils s'aimaient.

Mon Dieu, oui, ils s'aimaient!

Francine pleura Jacques pendant quinze longs jours, mais elle était coquette, la petite chevrière, et quand elle mirait ses yeux étoilés dans l'eau transparente du ruisseau, elle se trouvait laide en les voyant rougis.

Le sourire lui seyait et non les pleurs.

Alors, elle s'efforça de bannir son chagrin et, il faut bien l'avouer, y réussit assez promptement pour montrer à Michel, quand il vint rôder autour d'elle, un visage reposé et des yeux ensoleillés comme un coin de ciel.

Donc, ils s'épousèrent, et ceux qui depuis cette époque, passaient devant leur chaumière enclavée dans la montagne, et tapissée de pampres verts, disaient:

—Ils sont pauvres, mais heureux tout de même, comme l'oiseau dans son nid!

Comme l'oiseau dans son nid!

—Il ne faut pas dire ça! s'écria Michel, un jour que Francine lui répétait cette phrase, il ne faut pas le dire, jamais! tu entends, jamais!

—Et pourquoi donc? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, mais il devint si pâle, une telle expression d'angoisse se répandit sur son visage que la jeune femme, étonnée, craignit un instant pour sa raison.

Elle eut, d'ailleurs, bien d'autres sujets d'étonnement.

Ainsi, elle ne parvint jamais à traverser avec son mari le petit bois de chênes qui cependant, aurait raccourci de beaucoup le chemin quand ils se rendaient à la ville les jours de marché. Il trouvait toujours un prétexte pour ne point l'accompagner ou bien lui faisait traverser le bois toute seule et la rejoignait ensuite.

Les chansons d'oiseaux l'agaçaient, le murmure du vent dans les branches lui donnait le frisson, le frôlement d'un insecte qui passait le remplissait d'épouvante....

Francine ne savait que penser ni à quoi attribuer ces singularités, ces anomalies qu'elle ne comprenait point et elle essaya de le questionner doucement, mais son regard devint si sombre qu'elle en fut effrayée et n'insista pas.

Les gens du village remarquèrent aussi le changement qui, graduellement, s'opérait en lui. Il devenait de plus en plus triste, taciturne, et évitait de lier conversation avec l'un ou avec l'autre.

Le pas de sa femme, aussi léger qu'il pût être, le faisait tressaillir lorsqu'elle s'approchait de lui à l'improviste, et il n'avait même plus la force de chasser devant elle l'idée obsédante qui martelait son cerveau.

Tout le monde s'étonnait de le voir ainsi, car il ne se plaignait pas de maladie. Il était jeune et fort, il gagnait peu, mais suffisamment pour leur vie tranquille et sobre, il possédait une jolie femme travailleuse et rangée, et sa chaumière ressemblait bien réellement à un nid, à un doux nid où tout amour blotti devait battre des ailes.

Que désirait-il de plus?

Comment auraient-ils deviné, les autres, qu'à chaque minute de ses jours et de ses nuits l'image de Jacques le hantait et le martyrisait!

Pour tout le monde le bûcheron était mort d'accident, parce qu'une branche sèche avait craqué sous le poids de son corps. Personne ne soupçonnait Michel, personne ne l'accusait!

Qu'avait-il à redouter?

Quel juge se dressait jamais devant lui et le condamnait?

Un juge devant lequel il tremblait, devant lequel il était grâce vainement, qui vengeait la mort par les tourments du meurtrier, un juge qui le suivait pas à pas, qui le harcelait, qui se montrait inflexible malgré ses sanglots, et qui, même lorsqu'il voulait embrasser Francine, mettait devant lui comme un obstacle à ses baisers, le souvenir terrifiant de sa victime, un juge qui ne pouvait absoudre.

Sa conscience!

IV

Le cantonnier s'arrêta et mesura du regard la hauteur de l'arbre.

C'était un chêne magnifique dont il pouvait, en étendant les bras, toucher les premières branches, et dont la cime nette, perdue dans la brume de ce matin d'hiver, dépassait de beaucoup celle des autres chênes.

Les sentiers, les taillis, les fourrés des bois étaient déserts. Décembre avait tué jusqu'à la dernière campanule, jusqu'au dernier scarabée, et glacé entre les herbes sèches le ruisselet bavard où, pendant la belle saison, les mésanges venaient baigner leurs ailes bleues.

Michel regarda longtemps le ciel dénudé dont les rameaux convulsés s'élevaient vers le ciel.

Il le regarda avec effroi, comme sous l'empire d'une sorte de vertige, attiré vers lui, bien qu'il s'en défendît. Et il s'en approcha, poussé par une force magnétique.

Une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux et coulait le long de ses tempes, son visage devenait d'une pâleur exsangue, ses yeux se dilataient par l'effroi d'une terreur sans nom; il voulait se reculer, fuir, ne plus voir cet arbre de malheur sur lequel avait rejailli le sang de Jacques, et, malgré ses efforts, il restait là, fasciné par le chêne.

Il ne pouvait se défendre, sa volonté semblait annihilée, et, s'il étendait les bras, n'était pour se protéger, pour l'implorer peut-être....

A quoi bon?

Il sentait bien qu'il ne vaincrait point, qu'il succomberait, que la lutte était inégale entre lui et ce géant du bois, dont les branches tordues, frémissantes sous la bise glaciale, murmuraient dans leur langage je ne sais quoi d'étrange et de mystérieux qu'il semblait comprendre.

Et il écoutait, le malheureux. Un affolement grandissait dans ses yeux; il ne voulait pas obéir aux suggestions de l'arbre, et cependant.... il ne put résister! Ce qu'il lui commandait, il devait le faire!

Alors il détacha brusquement de sa taille la courroie qui lui serrait la ceinture, la jeta sur ses épaules, et grimpa comme avait fait Jacques autrefois pour chercher un nid de fauvettes.

Maintenant, ce n'étaient plus des fauvettes qu'il y avait là-haut, c'étaient des corbeaux!

Perchés presque à la cime de l'arbre, ces croque-morts impassibles, abaissant vers lui leurs têtes noires, le regardaient faire, et, de temps en temps, leurs lugubres croassements traversaient l'air.

Ils semblaient dire au cantonnier:

—Allons! plus vite que ça! Hâte-toi, nous attendons!

Et le cantonnier se hâta.

Quand il eut atteint une branche, qu'il jugea solide, il y assujettit la courroie à laquelle il fit un nœud coulant, passa la tête dans le nœud, et, les yeux hagards, le corps secoué d'un tremblement nerveux, sentant déjà les affres de la mort, qui l'étreignaient et le suffoquaient, il se laissa tomber dans le vide.

V

Eh bien, il ne se fit point de mal, c'est même le cas de dire: bien au contraire!

La courroie se détacha de son cou comme par miracle, et, si Michel tomba, ce ne fut pas de l'arbre, mais de son rêve, un horrible cauchemar qui, depuis qu'il s'était couché à neuf heures, la veille au soir, le tenaillait et le tenait palpitant sous sa griffe.

Il avait rêvé et sous l'empire de la frayeur et de la singulière sensation éprouvée en se lançant dans ce qu'il croyait le vide, il se réveillait.

Encore effaré, il se leva sur son séant, regarda autour de lui s'assura qu'il était bien chez lui, dans son lit, poussa un grand soupir de soulagement et vite, vite, sauta, ouvrit la croisée de sa cabane et aspira longuement, avec un indéfinissable bien-être, le bon air matinal imprégné de l'arome des plantes.

Mai riait dans le ciel et la campagne en fleurs jetait partout devant lui le bois gai de ses arbres en fleurs.

Michel s'assit sur le seuil de sa porte, laissa un instant son esprit se reposer dans la quiétude de cette belle nature au réveil, puis essaya de penser sans trop d'émoi à Francine et à Jacques, car, pour avoir joué un rôle dans le drame de son rêve, ceux-là, du moins, n'étaient point des chimères, des êtres créés par son imagination en délire.

Non, ils vivaient et allaient s'épouser aujourd'hui même, sans souci de son amour à lui, de ses souffrances, de sa jalousie, cause de son cauchemar sans doute.

Jacques allait épouser Francine qu'il aimait lui aussi!

A cette pensée, un flot de sang lui monta encore au cerveau, ses sourcils se contractèrent, il fit un geste farouche et murmura je ne sais quelles paroles menaçantes.

Etait-il donc possible qu'il perdît Francine à jamais!

Mais cet accès de colère ne dura pas. Soudain les sabots de la nuit repassèrent devant ses yeux avec toute leur horreur. Il se revit meurtrier, poursuivi par le remords incessant et affolé devant le chêne vengeur.

Qu'était la souffrance de sa jalousie auprès de ces supplices-là?

Et il se plaindrait encore! A quoi donc?

—Que Jacques et Francine soient heureux! pensa-t-il, et je prie le bon Dieu qu'il me garde de me retrouver chez moi... de ce rêve.

A ce moment les cloches commencèrent à annoncer la messe des épousailles; il entra, changea ses grossiers vêtements contre ses habits du dimanche, et prit le chemin de l'église ... l'âme forte de se montrer... sur son chemin des ... le moment ... et ... sans remords ... comme un homme d'honneur ... vers le ciel la ... chanson des nids.

Jean Berny.

LES

Lunettes Monstres.

Un riche Américain M. Yerkes a commandé un instrument monstre destiné à l'observatoire de Chicago.

Cette gigantesque lunette qui sera pour l'instant la plus puissante du monde et dont les verres ont été fondus par des industriels parisiens, aura une longueur de 20 mètres et un objectif de 1 mètre 50 de diamètre.

De telles proportions n'avaient pas encore été atteintes et l'on voit que c'est un défi renouvelé au ciel de l'Exposition de 1900 à la lune à un mètre, à cause de difficultés de construction encore insurmontables avec l'outillage actuel. L'optique astronomique ne recule pas cependant.

Il est du reste facile de s'en rendre compte.

En 1844 le plus grand instrument connu était l'équatorial de 40 centimètres de l'ombre de l'observatoire de Harvard College, trente ans plus tard en 1874 la lunette la plus puissante était celle de M. Newall, en Angleterre, elle mesurait 0,63 de diamètre.

A la fin de la même année on construisit aux Etats-Unis celui de l'observatoire de Washington, qui mesurait 0,66 et qui servit en 1877 à découvrir les satellites de Mars.

Vint ensuite l'équatorial de l'observatoire russe de Pulkowa, près de Saint-Pétersbourg, qui mesure 15 mètres de longueur et 0,76 d'ouverture.

En 1885, on construisit la lunette de l'observatoire Bischoffsheim, de Nice, avec 0,74 d'ouverture et 18 mètres de long.

Enfin, en 1888, on réussit le grand équatorial de l'observatoire du mont Hamilton, près de San Francisco dont la lentille atteint 0,97 (et 0,91 dans sa culée).

Les Américains sont tenus de plus belle la lunette de la lunette avec celle de Chicago.

Ces diamètres ont été dépassés dans la construction des miroirs télescopiques.

Le plus grand de tous est celui de lord Rosse, en Irlande, il mesure 1 mètre 83 de diamètre et 16 mètres de long.

Vient après celui de Common, à Ealing, près de Londres, qui mesure 1 mètre 50 de diamètre.

Il faut parler aussi des grands télescopes, des observatoires de Melbourne, de Lassell et de Paris, qui mesurent tous les trois 1 mètre 20 de diamètre.

Mais, malgré leurs dimensions, ces colosses à images réfléchies ne dépassent pas en puissance optique des lunettes à objectifs directs que nous venons d'énumérer.

Un miroir perd plus de lumière qu'une lentille et sa surface ne tarde pas à se déformer légèrement avec l'usage; en sorte qu'il supporte de moindres grossissements d'images; car rien ne sert d'accroître le grossissement des images si elles perdent de leur netteté.

En tout cas que ce soit au moyen de lunettes ou des télescopes, la progression monte toujours et il est curieux à ce propos d'examiner la question des applications futures de l'optique au rapprochement des astres.

Il faut rappeler tout d'abord une grosse ... qui ... l'on le rapproche est fort à fait la même chose.

Par exemple, une jumelle qui grossit quatre fois et qui est dirigée sur une inscription placée à 100 mètres, la montre comme si elle était à 25.

Ajoutons,—ceci résulte de l'expérience,—que le grossissement normal applicable aux lunettes astronomiques est de deux fois par millimètres de diamètre de l'objectif.

Ainsi un objectif de 0.24 donne un grossissement normal de 480 fois, un objectif de 0.80 de 1,600 fois; un objectif de 1 mètre, de 2,000 fois et ainsi de suite.

La nouvelle lunette de Chicago avec son objectif de 1 mètre 50 grossira donc normalement ce qui est la même chose, rapprochera de 3,000 fois.

Les meilleurs instruments qu'on possède actuellement dans les observatoires peuvent supporter couramment des grossissements de 1,500 à 2,000 fois.

Ce dernier agrandissement appliqué à la lune, qui gravite autour de la terre à la distance de 384,000 kilomètres, rapproche donc notre satellite comme s'il était à 192 kilomètres.

Ce n'est déjà pas mal, si on réfléchit que Clermont Ferrand on distingue, à certains moments, toute la partie supérieure du Mont Blanc, lequel se trouve à plus de 300 kilomètres du Puy de Dôme.

Bien plus, on des circonstances météorologiques exceptionnelles, sur un point élevé, en particulier avec une atmosphère pure et parfaitement calme, ce grossissement de 2,000 fois peut être poussé parfois jusqu'à 3,000.

En conséquence, si avec les instruments actuels on peut arriver dans certaines conditions favorables à des agrandissements de 3,000 fois, il n'y a pas de doute qu'on pourra, dans les mêmes conditions, obtenir des grossissements d'au moins 4,000 fois avec la lunette de Chicago dont le grossissement normal, nous l'avons dit, est de 3,000.

Or la distance de 384,000 kilomètres divisée par 4,000 donne 96: c'est à dire que cet instrument montrera la lune à 96 kilomètres.

Et en prenant, au moyen de l'ingénieux procédé découvert ces dernières années par M. Weinek de l'observatoire de Prague, des photographies qu'on peut grandir de dix fois et plus lorsqu'elles sont très nettes, on aura sous les yeux des paysages lunaires vus à moins de 10 kilomètres.

∴

Ce n'est pas assurément la lune à un mètre, mais c'est notre satellite bien près de nous et il est évident qu'on découvrira dès lors à sa surface des détails qui n'ont encore jamais été aperçus.

Ce rapprochement extraordinaire permettra-t-il de résoudre définitivement le problème de l'habitabilité de la lune?

Les instruments les plus puissants connus, jusqu'ici n'ont pas permis aux astronomes d'être affirmatifs à cet égard.

Il ... pourtant dire cependant dès à présent, que ce globe voisin ne peut pas être habité par des humains semblables à la nôtre, mais il n'est pas affirmer qu'il ne puisse être par des créatures différentes de nous.

La ... de Chicago ... à ... question?

Nous le verrons, mais en ... il que ... tout ... perdu.

[illegible]

C'est ainsi que ... de ... considérable d'exécution ... comme ... réalisable à ... d'un objectif de 3 à 4 mètres ... grossissement ... 6,000 ... lune ... à ... kilomètres ... de ... agrandissement photographique.

[illegible]

Les problèmes de la constitution des anneaux de Saturne, de Jupiter et de ... tant d'autres.

Mais il paraît que ces débats des 3 ... d'exécution ... à la question de ... pour la construction de ces géants lorsque apparaîtra.

La dépense des ... les Etats ... consentiront ... budget.

... le ... de ... de ... Attachent en effet ... à ... travaux de l'astronomie ... détourner enfin ces mystères ... que l'humanité cherche vainement à pénétrer depuis des milliers d'années, ... la connaissance ... est ... destinée peut-être ... de l'histoire du monde!

Le fils de Verplanuel se mit à courir pour attraper l'omnibus.

Il trouve une seule place à l'impériale et s'installe avec empressement. Puis, aussitôt qu'il est assis:

—Sapristi! J'ai bien fait de courir. Maintenant, je trouverai ... complet.

Ampère était l'homme le plus distrait de France.

Un jour il se rendait visite à un de ses amis, qui avait perdu de vue depuis quelques années.

Le concierge l'arrête au passage et lui annonce que son ami était mort la veille.

—Oh! ça ne fait rien, répond Ampère, je ... que ... lui dire.

AFFECTIONS D'ESTOMAC, SANG PAUVRE
ANÉMIE, MANQUE DE FORCES
FIÈVRES ET SUITES DE FIÈVRES
QUINA-LAROCHE
PARIS 22, rue Drouot. SIX MÉDAILLES D'OR. RÉCOMPENSE DE 16,600 Fr. NEW-YORK Fougera & Cie

Quinium Labarraque
VIN FÉBRIFUGE — TONIQUE ET DIGESTIF
«Le QUINIUM LABARRAQUE est le résumé, la condensation de tous les principes actifs du Quinquina. Quelques grammes de Quinium produisent le même effet que plusieurs kilos de Quinquina.»
Bussy, Professeur à l'École de Pharmacie de Paris.
«L'administration du Quinium, continuée pendant quinze jours, un mois et même plus, selon le degré de détérioration physique auquel les malades étaient parvenus, a produit une tonification graduelle, une augmentation de puissance digestive et, par suite, un mieux-être si rapide qu'on ne pouvait douter de l'action du Quinium.» (Gazette de médecine pratique.)
NOTA. — ...
PARIS, 19, rue Jacob — Maison L. FRERE — A. CHAMPIGNY & Cie Suc...

Bulletin Financier.

Samedi, 1er septembre 1894.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

Jours ...	$721,892.00	$71,013.00
Même ...	...	...

MARCHÉ MONÉTAIRE.

[illegible]

Monnaies américaines et étrangères et billets de Banques.

[illegible]

CHANGE.

[illegible]

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

[illegible]

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques. — American National, Bank of Commerce, Canal & Banking, Citizens, ... Germania National, Germania Savings, Hibernia National, Louisiana National, Metropolitan, Mutual National, N. O. National, People's, State National, Traders, Union National, Whitney National, ...

Compagnies d'assurances. — Crescent, Firemen's, Germania, Hibernia, Home, Lafayette, Mechanics' and Traders', N. O. Ins. Ass., Sun Mutual, Southern, Teutonia.

Chemins de fer urbains. — Carrollton, ... St. Charles ...

Actions diverses. — N. O. City, Jackson Brewery, Cotton Exchange, ... Crescent City, Canal & Claiborne, Louisiana Electric Light, ... Jockey Club, ...

Bons d'Etats. — New Consols, Constitutionnels, Levees ...

City T. ..., Bons divers. — United States 4s, Cotton Exchange Stock, Board of Trade Stock, Produce Exchange Stock, Mech., Dealers and Lumb., Sugar Exchange, Canal and Claib St. R. R. mort., Jackson Brewery 1st Mort. Bds, Jackson Brewery 2d Mort. Bds, Morgan's L. and T. R. R. 7s, Morgan's L. and T. R. R. 6s, Tex. & Pac. RR. 1st gold mort., Tex. & Pacific RR. 2d gold mort., St. Charles Hotel Co. mort., Crescent City RR. 1st 6s, Crescent City RR. new 6s, N. O. City Railroad Co. mort. 6s, St. Charles St. RR. Co. mort., Carrollton RR. Co. mort., Carrollton Bds 12 yrs, Carrollton 14 yrs, N. O. Waterworks Co. 1st mort., N. O. Brewing Ass'n bonds, La. Elect. Light Co. 1st mort., La. Elect. Light Co. 2d mort., Cherokee mort. Bonds, Elysian Land Company bonds, Edison Bonds, Levee & Cotton Press mort., Cotton Exchange 1st mort.

Certificats et Warrants. — Police certificates, School certificates, City scrip old, City scrip new, Certificats émis en vertu de l'acte 93 de 1890, Unpaid State coupons No 12, State school warrants, Preferred Mexican.

Bulletin Commercial.

COTON.

MARCHÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS SUR PLACE

[illegible]

Low ordinary, Ordinary, Good ordinary, Low Middling, Middling, Good Middling, Middling Fair, Fair.

N. O. FUTURES

[illegible]

MARCHÉS DIVERS

[illegible]

MARCHÉ DE NEW-YORK SUR PLACE

N. Y. FUTURES

[illegible]

MOUVEMENT DU COTON

[illegible]

EXPORTATIONS A L'ÉTRANGER

[illegible]

STOCKS

[illegible]

MARCHÉ DE LIVERPOOL SUR PLACE

FUTURES.

MARCHÉ DU HAVRE SUR PLACE

FUTURES.

SUCRE ET MELASSE.

Jobbing ... pour ... Le ... la sucre ...

SUCRE OPEN KETTLE. — Choice, Strictly prime, Prime, Fully fair, Good fair, Fair, Good common, Common, Inferior.

CENTRIFUGAL. — Plantation granulated, Off granulated, Choice white, Off whites, Gray off white, Fancy yellow, Choice yellow, Prime yellow, Off yellow, Seconds.

MELASSE OPEN KETTLE. — Fancy, Choice, Strictly prime, Good prime, Prime, Good fair, Fair, Good common, Common, Inferior, Frosted and fermenting.

CENTRIFUGAL. — Fancy, Choice, Strictly prime, Good prime, Prime, Good fair, Fair, Good common, Common, Inferior.

NOUVEAU SIROP.

SUCRE RAFFINÉ. — Powdered, Cut Loaf, Off granulated, Standard granulated, Confectioners A, Koosta extra C.

RIZ. A la Bourse.

RIZ ECALE. — Fancy, Choice, Prime, Good, Fair, Ordinary, Common, Inferior, No 2.

RIZ POLI. RON. RIZ BRUT.

FARINES. A LA BOURSE

FARINE. — Patente, Extra fancy, Fancy.

FARINE DE MAIS. — CREAM MEAL, GRITS, HOMINY, FARINE DE RIZ, OAT MEAL.

GRAINS ET FOURRAGES. A LA BOURSE

[illegible]

PROVISIONS. A LA BOURSE

MESS PORK. VIANDES SALÉES SÈCHES. BACON. GRAISSE. JAMBONS.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros, les prix des détaillants sont de ... plus élevés pour le porc et le bacon.

GROCERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFÉ RIO. — Prime, Good, Fair, Ordinary, Common.

CAFÉ MEXICAIN. — Prime, Good, Fair, Low fair.

BEURRE. — Western Creamery Extra, Extra firsts, Firsts, Western Dairy Extra, Extra firsts, Firsts. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE. — New York cream, Twins, full cream, Young America, full cream, Skims. Jobbing un peu plus élevé.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton ... $11.00 ... par ton. Farine de graine de coton au dépôt $20.00 à 20.50 par short ton, pour l'exportation; $21.00 à 21.50 ... long ton. Oil cake $21.00 à 21.50 pour l'exportation ...

Huile de graine de coton ... TOILE D'EMBALLAGE ... COTTON TIES ...

FRUITS ET NOIX.

POMMES. — De l'Ouest, par baril $1.00 à 1.50; Par boîte ... POIRES ...

ORANGES — De la Californie; De la Floride, par boîte; Par baril; De Messine et Palerme, par boîte. LIMONS — De Messine et Palerme, par boîte 3.00 à 4.00. COCO — Par 1000 20.00 à 21.00; Par baril, plein. ANANAS — Par douzaine. BANANES — Par régime 1.25 à 1.75. RAISINS — Par boîte 1.00 à 1.25. PISTACHES — Par livre. PACANES — De la Louisiane, par livre; Du Texas, par livre. MELONS D'EAU — Par 100.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix du gros au landing. Les marchands détaillants ... de plus par baril ...)

POMMES DE TERRE. PATATES DOUCES. YAMS. OIGNONS. CHOUX. AIL. CHOUX-RAVE. COW PEAS. VOLAILLES. OEUFS. SUIF. CIRE D'ABEILLE. LAINE. PEAUX AU ARSENIC. PEAUX DE LA CAMPAGNE. PELLETERIE. PEAUX DE CHEVREUIL. MOUSSE. CORNES.

MARCHANDISES DIVERSES.

NAVAL STORES. TONNELLERIE.

CHARBON

[illegible]

VINS ET LIQUEURS

[illegible]

Russian Alibah, 12 quarts 11.00. Californie — Angelica, doux 35; Muscatel, doux 35; Port, doux 35. Clarets — Cabernet, ... Zinfandel No 1; Zinfandel No 2; ... Vins blancs — Sherry 30; Riesling 35; Sauterne ... 40. ...

QUINCAILLERIE

[illegible]

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.

[illegible]

MARCHÉ AUX BESTIAUX

[illegible]

FEUILLETON.

No 43 Commencé le 14 Juillet 1894

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

LE FORT DE LA MORT.

VIII

(Suite).

Pourquoi voudrait-il pénétrer, par surprise, les secrets d'une famille qui s'était montrée si dévouée pour lui, si généreuse et si compatissante?

Ce serait bien mal récompenser tant de soins, une affection si franche et si spontanée!

Non, il n'en avait pas le droit.

S'il veut interroger, que ce soit Darnetal lui-même, il n'y aura point de surprise.

Mais Robert! Non!

Et pourtant, de lui seul, peut-être, il saurait la vérité.

[illegible]

Et elle n'avait pas voulu se faire connaître.

Dès lors, que devait-il faire, lui, le père?

Il l'avait chassée jadis d'auprès de lui, cette enfant! Il l'avait vouée à tous les hasards d'une vie abandonnée, sans soutien, sans guide!...... N'avait-elle pas conquis, de par son malheur même, le droit de n'avoir pas oublié la sévérité paternelle, et puisqu'elle s'était créé une famille, n'avait-elle pas le droit de préférer cette famille qui l'avait accueillie à la famille qui n'avait plus voulu d'elle?

Si vraiment Marthe était sa fille, elle ne voulait pas que son père l'apprît! Donc, elle n'aimait plus son père, la vie était ailleurs! Son père n'était plus rien pour elle!

Son cœur se serra dans une étreinte pleine d'angoisse.

Et Robert, fils de la faute, ce jeune héros pour lequel il sentait son cœur plein de tendresse et plein d'admiration!...

Est-ce que, vraiment, Robert serait le fils de sa fille?

Toutes ces pensées bouillonnaient dans sa tête, le faisaient souffrir.

Ce qui le torturait, par dessus tout, c'était de se dire que lui, le père, était repoussé, peut-être, du cœur de sa fille!

Mais ne se trompait-il pas, après tout, et ce qu'il imaginait n'était-ce pas comme en un songe vite évanoui?

A quelques jours de là son incertitude était devenue si grande qu'il en était malade.

Et comme il arrive toujours, lorsqu'on se nourrit de son rêve, ce rêve grandissait sans cesse et envahissait sa pensée.

Il interrogea Darnetal, d'abord, non point par des questions directes, car si Marthe avait résolu de lui dérober sa vie, Darnetal devait être prévenu et saurait bien éviter tous les pièges, mais d'une manière générale.

Darnetal répondit sans hésitation, racontant une histoire où il y avait une partie de vérité et une partie d'inventions. Après avoir été prisonnier en Allemagne, il avait essayé en France différentes situations, jusqu'au jour où le mari de sa sœur ... Darnetal avait ...

les colonies la petite fortune de Marthe et de Robert.

Tout cela était très simple.

Et en l'écoutant l'officier eut un sourire découragé.

Où avait-il donc l'esprit? En somme, pouvait-il ainsi laisser travailler son imagination? Marthe n'était rien pour lui et il n'apprendrait jamais Robert son fils!

Lorsqu'il quitta le commandant après cet entretien, Darnetal dit à Marthe:

—Je crois qu'il a des soupçons très vagues peut-être...... Marthe, depuis si longtemps votre père a dû vous pardonner.... Je suis certain que ce serait un grand bonheur pour lui s'il vous retrouvait, vous qu'il croit perdue, morte. Pourquoi ne pas lui avouer la vérité?

Mais elle secouait la tête. Elle fut tout émue.

—Qui sait, mon ami?

—Je l'ai bien compris, à la profonde tristesse, à la déconvenue que j'ai surprise sur ses traits lorsque mon histoire et la vôtre, en éloignant ses soupçons, lui ont prouvé qu'il se trompait. De reste, Marthe, voulez-vous que je vous votre interprète?......

—Non, non, dit-elle avec frayeur.... Laissez-moi, je l'adore, je verrai.... je ferai notre Communion, et si je sens que dans le cœur de mon père ... tendresse, pas d'affection pour sa fille, eh bien, oui, je lui dirai la vérité.... Mais si j'ai cru, pris qu'il a fait de tout son devoir et que ma présence auprès de lui ferait revivre de trop cruels souvenirs, alors je me tairai, heureuse de l'avoir revu, de l'avoir soigné, de l'avoir sauvé....

—Bien, Marthe, vous ferez bien....

Ce fut l'officier lui-même qui brusqua cette situation.

Après avoir hésité longtemps, il voulait de prendre la résolution de parler à Robert. Qui sait si le jeune homme n'était pas dans le secret et s'il n'apprendrait pas de lui des choses que Darnetal lui avait cachées? C'était, pour Lavidry, la dernière chance. Que Robert confirmât l'histoire contée par Darnetal et c'en est fait du rêve de l'officier!

—Ah! s'il avait pu voir son visage sans retour de lui!

[illegible]

Mais ma pauvre peau!

Le docteur lui avait défendu d'entreprendre dans laquelle l'officier de retourner ... qui ... le bonheur qui les tenait clos, qui ... accès tout ... d'avoir jamais la famille. Un des deux, nous l'avons dit, était parti complètement, il pouvait causer, c'était le seul moyen de le connaître.... non point avec le regard vif d'autrefois, mais avec une sorte de bonté à travers laquelle l'officier s'efforçait plus qu'ordinairement, comme dans sa jeunesse.

Pourtant, si évidemment qu'il vît, cela suffisait peut-être, se faisait le bonheur, pour lui permettre, pendant une seconde seulement, de regarder Marthe!

Cela suffisait pour qu'il la reconnût!......

Son cœur bondissait à cette seule pensée, toutes les menaces, toutes les recommandations du docteur étaient bien inutiles. Avait été aveuglé tant à fait et pour toujours, il voulait voir! Il voulait retrouver dans sa mémoire des vingt dernières années un souvenir de sa jeunesse, depuis qu'il a perdu de sa vie.

Il entendit de la salle sa voix qu'il lui avait appris de lui avec Darnetal, alors que et causaient avec Marthe et faisaient attention à l'officier....

Hélas! c'était devant lui un brouillard gris, épais, dans lequel dansaient des ombres fugitives....

Il avait beau, en un effort et pensait toute son énergie, concentrer son regard sur un seul point! là où il entendait la douce voix de Marthe, il ne voyait pas....

Et tout à coup un cri le fit tressaillir, Marthe venait de le surprendre et s'élançait vers lui.

—Que faites-vous? Quelle imprudence.... Le médecin l'a défendu, vous le savez, avant de longs mois....

Et sur ces pauvres yeux meurtris et sans regard, les pauvres yeux de père qui n'avait pu voir sa fille, sa main en tremblant bien doucement reployait le bandeau.

Il balbutia:

—Je voulais essayer.... savoir si vraiment je suis condamné à la lumière.... [illegible]

épaules, qu'elles posent sur ma poitrine et m'étouffent....

—Je vous prie que vous ne reconnaîtrez point....

—Je vous le jure....

Puis, il ajouta:

—Je reste, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre temps et de votre hospitalité. Je suis assez fort maintenant, non point pour marcher, mais pour être transporté jusqu'à Des Nuch. Là, j'attendrai d'être rétabli, car ma vie active est finie pour moi....

Darnetal et Marthe furent si émus qu'ils ne trouvèrent rien à répondre. Marthe devint pâle et fut toute défaillante.

La pensée de cette séparation l'avait brisée.

Ce fut ainsi que l'officier connut que leur tendresse ne s'était point apaisée, ni même vaguement, les beaux traits de Marthe, aussi doucement la taille.

Et ce fut ainsi qu'il songea, oubliant ses hésitations de la première heure, à interroger Robert sur le passé.

Marthe n'avait jamais rien dit à son fils de ce passé. Robert ne savait que ce qu'il connaissait lui-même. Il ignorait ... dont il ... Marthe ... qu'un ... pas ... douloureux ... tout ... alors ... la faute de sa jeunesse. Et Robert ... qu'il avait ... tendresse ... mais elle n'avait pas ... encore. Et Robert ... la ... Mais il attendait patiemment ... Une ... pour ... importait? ... Le douce mère était une créature d'exception et qu'on pouvait bien garder éternellement le secret de la naissance de Robert? Ce ... lui et ne l'en aimerait pas moins. Il n'y aurait pas même une critique posée, pas même un doute, pas même un regret!... Rien ne pouvait faire descendre la mère du ... de l'autel qu'il lui avait dressé dans son cœur. Mais, étant donnée cette réserve, Marthe n'avait jamais rien ... à Robert de cacher les détails de sa première enfance. En le faisant, elle eut... sa curiosité, lui eût inspiré des inquiétudes.

Robert se trouva, dans ...

avait la peur que l'officier avait été pour son départ.

—Vous êtes très fatigué, et vous parlez plusieurs langues, je ... grand et l'anglais, avec ... grande pureté ... et avec une prononciation que l'on n'oublierait guère que lorsqu'on habite pendant longtemps le pays même dont on étudie la langue....

—En effet, dit Robert. J'ai étudié l'anglais à Québec et l'allemand à Munich.... Quant au français....

—Le français, vous le parlez, mon cher Robert, avec une telle façon pourtant qu'il semblerait prouver que ce ne fut point votre langue maternelle.

—Vous ne vous trompez pas, mon commandant, dit Robert avec une nuance en vous surprenant que ... je ne suis pas ... allemand....

—Un allemand!

—Non, allemand. Les premières années de mon enfance, en effet, se sont passées à Munich. A cette ... je ne savais pas un mot de français!

Lavidry y songeait, étonné, car ce seul mot faisait trembler ses douleurs et chercher d'illusions.

—Vous êtes né en Allemagne, de parents français?

—Non pas. Je suis né en France.

—Dans quelle contrée?

—A Compiègne.

—Ah! dit Lavidry, le cœur gros.

Et il resta silencieux.

Robert, au contraire, continuait:

—Ma mère venait d'avoir beaucoup de mal dans la forêt. Combien de fois n'allait-elle en Tyrol, en m'emportant. Et ce fut à un petit soldat, qu'elle me remit, croyant mourir. Ce petit soldat, c'était Darnetal. Il fut fait prisonnier et m'emmena à Wesel. Là, je fus séparé de lui. On l'enferma comme fou. Sucessivement, après une tentative d'évasion et il revint pour de douze ans en Allemagne, sans pouvoir même correspondre avec la seule qu'il avait laissée en France.... Moi, je fus élevé par charité jusqu'au jour où ma bonne mère me retrouva....

—Elle mit douze ans à vous retrouver?

—Hélas! c'est une histoire ... [illegible]

avais tant souffert qu'elle reste folle longtemps? Pauvre douce maman!

Lavidry était dans une émotion extraordinaire.

Certes, pas un de ces détails ne l'éclairait, ne lui disait ce qu'il aurait tant voulu entendre.

Mais Darnetal, l'autre jour, en lui contant son histoire autrement simple, Darnetal avait menti!

Rien de ce qu'il avait dit n'était exact!

Pourquoi ce mensonge?

Parce que Marthe ne voulait pas que son père la reconnût!

Car c'était Marthe! c'était sa fille! Ce mensonge le prouvait!

Marthe ... son père!

Robert contait maintenant quelle avait été leur vie au Canada, comment ils étaient venus ensuite au Tonkin, dans cette province si dangereuse du Yen Thé.

Mais l'officier ne l'écoutait plus.

IX

Car cela était évident pour lui.

Depuis vingt ans, la fille avait trop souffert, de par la faute de la sévérité paternelle; son cœur en était resté meurtri douloureusement.

Elle avait jeté l'oubli,—profond comme la mort,—sur tout ce qui avait été ses affections d'enfance. Et maintenant qu'elle avait trouvé le calme de l'existence, la paix de l'âme, le bonheur même sans doute, elle ne voulait plus revivre ses souvenirs et relier entre eux ces chaînons brisés!

Voilà ce qu'il se disait....

Et son cœur était affolé de tendresse... et de ses lèvres qui s'entrouvraient, de ses bras qui se tendaient, jaillissait le pardon, refusé autrefois,—refusé longtemps et qu'il avait été près de donner pourtant, en ce matin lugubre où la grand'mère Lavidry n'avait plus retrouvé dans sa chambre la jeune mère et son fils!

Mais les larmes se refermaient sans ... les bras retombaient sans force et ...

[illegible]

lorsque ... partira ...

Et il pria Darnetal de ... chercher des porteurs ... pour marcher ou se tenir à cheval.

Il attendait ... que Marthe ... pour le retenir.

Marthe n'en dit pas.

Il écouta, croyant qu'elle avait dit quelque chose.

Personne ne parla ... Darnetal qui répondit lui-même:

—Bien, mon commandant.

Alors il est que ... dans son fauteuil ... passa la main sur son front, il la retira ... mouillée de sueur froide.

Et les battements de son cœur résonnaient, sonores....

Entre le père et la fille ... était une situation délicate, singulière et qui paraissait sans issue.

Robert n'avait point caché à sa mère les questions que lui avait adressées l'officier ni les réponses qu'il avait faites et Darnetal et Marthe comprirent que Lavidry n'avait pas été sans remarquer qu'on avait voulu le tromper.

Les préoccupations de ... étaient visibles depuis quelques jours. Il était évident que des soupçons lui étaient venus. L'histoire mensongère de Darnetal et le récit de Robert avaient confirmé ses soupçons.

Marthe n'attendait qu'un mot de son père pour tomber dans ses bras. Si Lavidry se taisait, elle croyait que la sévérité paternelle avait résisté à vingt années de séparation et que le pardon ne tomberait jamais de ses lèvres qui jadis avaient prononcé de si dures paroles.

De son côté nous savons ce que pensait le vieillard. Il ne se croyait plus le droit d'intervenir dans l'existence de sa fille. Si Marthe ne se faisait pas connaître c'est qu'elle renonçait pour toujours à l'affection de son père. Dès lors, Lavidry voulait passer là, ainsi qu'il l'avait dit, comme un étranger.

Ces deux êtres en présence s'attendaient qu'un choc pour qu'une étincelle jaillît d'eux, dont ils seraient embrasés, mais le choc ne se produisait pas, la séparation allait être éternelle.

[illegible]

Lavidry ... gens de ... depuis ... le Fort de la Mort, ne présentant plus aucun danger.

Mais Darnetal avait insisté.

La petite escorte attendait dans la cour des lian ... aux.

Darnetal alla prévenir Lavidry et lui offrit son bras pour gagner le palanquin.

Ils avancèrent lentement. Marthe ne se montrait pas.

Robert seul était auprès de Darnetal.

Une dernière fois le commandant avait renouvelé ses protestations de vive gratitude.

Il parlait d'une voix basse, concentrée, presque inintelligible, et trouvait difficilement ses mots.

Il s'arrêtait souvent, tournait la tête, comme pour écouter s'il n'entendrait pas une autre voix que celle de Darnetal, que celle de Robert, une voix bien douce à son cœur.